

nouveau sa tête hideuse dans l'institut, et qui cherche à répandre son venin infect dans une brochure qui répète les blasphèmes qui ont retenti dans cette chaire de pestilence, ne puisse nuire à personne ; et qu'au contraire tout le monde en ait une telle horreur, qu'on le faise avec toute la frayeur que doit inspirer un si dangereux ennemi.

Vous prierez à cette fin, N. T. C. F., avec plus de ferveur, si vous donnez une attention sérieuse à ces paroles qu'adressait N. S. P. le Pape le lendemain de la fête de la canonisation : " Nous ne pouvons pas, leur disait-il avec une effusion de cœur impossible à dépeindre, n'être pas accablé de douleur et d'angoisse, lorsque nous voyons les dommages et les maux si tristes et à jamais déplorables dont l'Eglise Catholique et la Société civile elle-même sont misérablement tourmentées et opprimées, au grand détriment des âmes. Vous connaissez, en effet, Vénérables Frères, cette guerre implacable déclarée au catholicisme tout entier par ces mêmes hommes qui, ennemis de la Croix de Jésus-Christ, impatientes de la saine doctrine, unis entr'eux par une coupable alliance, ignorent tout, blasphèment tout, et entreprennent d'ébranler les fondements de la société humaine, bien plus, de la renverser de fond en comble, si cela était possible, de pervertir les esprits et les cœurs, de les remplir des plus pernicieuses erreurs et de les arracher à la religion catholique. Ces perfides artisans de fraudes... ne cessent de faire sortir des ténèbres les monstrueuses erreurs des anciens temps, déjà tant de fois réfutées... Avec cet art détestable et vraiment satanique, ils souillent et pervertissent toute science... Ils n'ont pas honte d'affirmer que la science de la philosophie et de la morale, ainsi que les lois civiles, peuvent et doivent ne pas relever de la révélation et décliner de l'autorité de l'Eglise... Ils avancent témérairement que la raison humaine, sans aucun respect de Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal ; qu'elle est à elle-même sa loi, et qu'elle suffit, par ses forces naturelles, pour procurer le bien des hommes et des peuples. Tandis qu'ils font malicieusement dériver toutes les vérités de religion de la force native de la raison humaine, ils accordent à chaque homme une sorte de droit primordial, par lequel il peut librement penser et parler de

religion et rendre à Dieu l'honneur et le culte qu'il trouve le meilleur selon son caprice." (Allocation du 9 juin 1862, publiée dans le Supplément au Mandement du 5 décembre de la même année).

Ce sera donc, N. T. C. F., pour nous prémunir contre ces fatales erreurs, et aussi contre les horribles désordres de l'ivrognerie, de l'usure, du luxe, de l'impureté et autres vices, qui débordent d'une manière alarmante, dans nos villes et dans nos campagnes, que nous allons fêter avec une piété toute nouvelle nos nouveaux Saints. Nous en recueillerons pour nous et pour notre chère patrie, des fruits de vie, dans ce monde et dans l'autre."

A l'occasion de la comédie de M. Emile Augier, M. de Laprade, membre de l'Académie française, a publié dans le *Correspondant*, une satire qu'il a intitulée *la Chasse aux vaineux*. M. Emile Augier a cru devoir répondre à M. de Laprade par une lettre qui a été publiée dans l'*Opinion nationale*. Voici ces deux pièces :

La Chasse aux vaineux.

Assez de fade encens, fermez les cassolettes !
 Commandez à Vulcain des armures complètes,
 Muses ! le temps est bon pour gagner des écus,
 En jouant du couteau sur les partis vaineux.
 Sus aux blessés ! qu'on frappe et d'estoc et de taille !
 Faites-nous respirer, sur le champ de bataille,
 La douce odeur qu'exhale, au nez des gens de bien,
 Le corps d'un ennemi... surtout d'un citoyen.
 " Ces morts-là sentent bon," disait jadis à Rome
 Un de vos souteneurs, fort gras et fort bel homme.
 En chasse, en guerre, et sus à ces vieux entêtés !
 Mettez flamberge au vent, on nous tient garottés ;
 Et si l'acier vous manque, ô filles de Voltaire !
 Egratignez au moins les gens qui sont par terre,
 Hourrah pour le progrès ! pour ces bons garnements
 Qui changent de partis autant que vous d'amants.
 Daubez ces maladroits dignes du temps barbare,
 Qui, figés dans l'honneur, sont roides comme barre,
 Et qui n'acceptent pas des mobiles destins
 Part dans tous les succès et dans tous les butins.
 Sus aux quelques badauds, fiers d'un serment unique,
 Qui rêvent de leur prince ou de leur république ;
 Qui font à la victoire un stupide procès,
 Adorant un principe et non pas un succès ;
 Qui n'en pensent pas mieux, quoiqu'il faille se taire,
 Se permettant de croire en Dieu, sans inventaire,
 Sans voir si ces fonds-là remontent quelque peu,
 Et si la Providence est de mise en haut lieu.
 Guerre aux petits esprits qui n'ont pas deux morales ;
 Guerre à tout pleurnicheur des causes libérales,
 Qui se console mal avec l'égalité,
 Et d'être autant que vous se trouve peu flatté.
 Guerre à cet orgueilleux, préférant, crime énorme,
 Son habit—ou sa blouse—au plus bel uniforme,